

Les Cahiers des dix



Les Canadiens en France (1815-1855)

Claude Galarneau

Numéro 44, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015559ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015559ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Galarneau, C. (1989). Les Canadiens en France (1815-1855). *Les Cahiers des dix*, (44), 135-181. <https://doi.org/10.7202/1015559ar>

Les Canadiens en France (1815-1855)

Par CLAUDE GALARNEAU

Entre le traité de Paris et l'été 1792, les Canadiens étaient allés en France en assez bon nombre, aussi bien ceux qui avaient pris le parti de s'y installer que les membres de leur famille restés au Canada, des nobles, des commerçants et quelques artistes. À partir de 1793, ce furent des Français qui vinrent en Amérique, refoulés par la Terreur et l'émigration, la guerre entre la Révolution et l'Angleterre empêchant le mouvement inverse. Une fois les longues guerres de la Révolution et de l'Empire terminées et Napoléon parti à Sainte-Hélène, la paix permettrait aux Canadiens d'aller en Europe. Les Canadiens installés dans le Petit Canada des bords de Loire étant tous morts en 1815¹, il faudrait d'autres raisons pour passer l'Atlantique à ceux qui s'y rendront en plus grand nombre. L'étude que nous proposons comprendra un essai de typologie des voyageurs et leur évolution numérique. Après quoi, on pourra mieux discerner les motifs qui ont poussé les uns et les autres dans l'aventure. La lecture rapide des récits que quelques-uns nous ont laissés montre enfin quelle a été leur activité et surtout les jugements que le choc culturel suggérait à ces anciens Français devant une France qui avait beaucoup changé. Nous nous sommes arrêtés à l'année 1855, qui consacra le retour officiel de la France sur les bords du Saint-Laurent.

1. C. Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*, Paris et Québec, Les Presses de l'Université Laval et Colin, 1970, 401 p.

La population du Bas-Canada avait presque triplé entre 1790 et 1820, passant de 150, 000 à 427, 000 habitants, et avait atteint près de 900,000 en 1851. Le développement fondé sur l'économie du bois, stimulé par un capitalisme commercial dynamique, la construction des bateaux, le commerce avec l'Angleterre et les États-Unis, l'utilisation de la force hydraulique et de la vapeur dans le transport par eau et par rail ainsi que dans les fabriques de papier et autres petites entreprises, voilà qui pourrait donner à bon nombre de citoyens les moyens de traverser l'Atlantique. En même temps que les négociants et les marchands se multiplient à Québec et à Montréal, les membres des professions libérales, surtout médecins, avocats et notaires, en font autant. Les besoins des populations, de la vie politique et administrative le commandent. L'instruction élémentaire est plus poussée d'abord dans les villes, à la campagne ensuite par la création du système scolaire après 1840. Une bonne douzaine de collèges sont fondés avant 1855 ainsi que des écoles de médecine et de droit, qui s'intégreront aux universités McGill et Laval.

Une estimation du nombre des Canadiens qui seraient allés en Europe entre 1815 et 1850 donne le chiffre de 1500², dont la majorité auraient été des Britanniques. Ce qui est vraisemblable. Ne nous intéressant ici qu'aux relations avec la France, nous avons repéré plus de 250 Canadiens de langue française qui ont fait le voyage en France.

Tableau 1. *Les Canadiens en France (1815-1855)*

Ecclésiastiques	65
Étudiants	63
Hommes d'affaires	68
Intellectuels et autres	48
Exilés et hommes politiques	21
	<u>265</u>

2. Estimation que Marc Lebel a pu faire sur la question. Voir en annexe les listes de Canadiens en France.

De la soixantaine de membres du clergé, il y a une douzaine de sulpiciens, dont la plupart sont des jeunes qui vont faire la Solitude à Issy, près de Paris. M. J.-B. Thavenet, prêtre émigré, fut envoyé en France après 1815 pour régler la question des biens du clergé canadien que la Révolution avait supprimés³. M. Baile, supérieur de la communauté à Montréal, accompagna Mgr Bourget en 1846, de même que M. Pierre-Adolphe Pinsonnault. Ce dernier compte parmi les Canadiens qui ont fait le plus long séjour en France, ayant poursuivi ses études théologiques chez les Messieurs de 1835 à 1841⁴. Quelques Canadiens sont entrés dans des communautés françaises, tels que Charles Germain, d'une bonne famille de Québec et ancien curé de plusieurs paroisses de la région de Montréal, qui partit dès 1815 pour aller chez les Trappistes à Laval, où il mourut en 1828⁵. Le curé de Québec et vicaire général André Doucet avait quitté sa cure sans prévenir Mgr Plessis et s'était retiré à la Trappe d'Aiguebelle au diocèse de Valence de 1815 à 1817. Revenu à Halifax à l'automne 1817, il mourut à Tracadie en 1824⁶. Le jeune A.-P. Ménard fut recommandé par Mgr Bourget au supérieur de la Trappe de Port-Salut, tandis que Pierre Fiset ordonné prêtre à Montréal en 1844, entra à la Grande Trappe, près de Mortagne, deux ans après. Il devint maître des novices et père hôtelier avant de se retrouver procureur et prieur du monastère de Staouëli au diocèse d'Alger⁷.

Quelques membres du clergé paroissial font aussi le voyage en France, tels que Jacques Lebourdais, curé de Loui-

3. W.H. Paradis, «Le nationalisme dans le domaine religieux. L'affaire de l'abbé Thavenet», RHAF, vol. VII, no 4 (mars 1954), p. 465-482; vol. VIII, no 1 (juin 1944), p. 3-24.

4. Archives de Saint-Sulpice de Paris, lettres de Quiblier à Carrière, 12 janvier 1838, 28 juin 1840, 10 novembre 1841; Léon Pouliot, *La réaction catholique de Montréal 1840-1841*, Montréal, Imprimerie du Messager, 1942, p. 42.

5. Archives du Séminaire de Québec, lettres T. 87, Ph.-J.-L. Desjardins à M. Robert, Paris, 16 juin 1816.

6. BRH, vol. 13, 1907, p. 1-22.

7. RAPQ, 1965, lettre de Mgr Bourget à Dom Cousturier, le 11 janvier 1846; Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe, Désaulniers, «Voyage en Europe», p. 27. On retrouve un M. Toupin au noviciat des Jésuites de Saint-Acheul en 1843. ASSH, lettre de E.-C. Fabre à J.S. Raymond, Paris, 31 mars 1843.

seville, qui accompagne Mgr Provencher en 1835, J.-B. Kelly, curé de Sorel, en 1842, J.-S.-N. Dumoulin, curé de Yamachiche et F.-X. Leduc, curé de Batiscau, en 1843. M. Dumoulin accompagne pour sa part Mgr Provencher à son second voyage en France et à Rome⁸. Le groupe des professeurs de collège comprend pour sa part une bonne douzaine de prêtres. Quelques-uns font le voyage Angleterre-France-Italie pour leur santé, comme Joseph-Sabin Raymond, du collège de Saint-Hyacinthe⁹, d'autres sont envoyés en mission par leur institution, comme Léon Gingras du Séminaire de Québec en 1844, Louis-Jacques Casault, premier recteur de l'Université Laval, en 1852¹⁰. M. Jean Holmes avait été chargé par le gouvernement en 1836, d'aller s'informer en Europe des écoles normales et de ramener des maîtres pour celles de Québec et de Montréal nouvellement créées.

Quant aux évêques, la nécessité d'aller à Londres et à Rome pour la bonne administration de leur diocèse les amène à passer par la France pour y rencontrer des évêques français et des supérieurs de communautés religieuses d'hommes et de femmes, qu'ils voudraient établir au Bas-Canada. Mgr Plessis, le premier évêque canadien à faire le voyage *ad limina*, fut suivi de Mgr J.-N. Provencher, vicaire apostolique à Saint-Boniface, de Mgr Bourget, évêque de Montréal, qui fit trois voyages durant cette période, de Mgr Augustin-Norbert Blanchet, évêque de Nesqually, de Mgr Modeste Demers, évêque de Victoria, de Mgr C.-F. Baillargeon, coadjuteur de Québec, de Mgr J.-C. Prince, coadjuteur de Montréal et de Mgr A.-A. Taché, coadjuteur de Saint-Boniface, sacré évêque à Viviers par Mgr de Mazenod en 1851¹¹. J.-J. Lartigue s'était rendu à

8. ASSP, lettres de Quiblier à Carrière, 19 novembre 1835, 3 novembre 1842; ASQ, Doc. E.G. Plante, no 164.

9. C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, Montréal, Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets, 1911-1912, t. I, p. 136, 257-258.

10. H. Provost, *Le Séminaire de Québec. Documents et biographies*, Québec, Revue de l'Université Laval, 1964, p. 468-469.

11. J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français. Les Anciens*, Montréal, Imprimerie de l'École Catholique des Sourds-Muets, 1910, p. 506.

Londres et à Paris avec Mgr Plessis en 1819, mais il ne fut nommé évêque auxiliaire que le 1^{er} février 1820 et consacré un an après.

Sur la soixantaine d'étudiants dont on a retracé la présence en France, les étudiants en médecine l'emportent largement par leur nombre.

Tableau 2. *Les étudiants en France (1815-1855)*

Médecine	47
Beaux-arts	5
Lettres	3
Philosophie-Théologie	4
Droit	1
Science	1
Collège	1
Agriculture	1
	63

Ce grand nombre s'explique par la situation des études au Bas-Canada. Seule l'Université McGill offre des cours de médecine avant 1855 d'une part et l'admission à la profession ne dépend pas du diplôme d'autre part. Ce n'est qu'en 1831, en effet, que l'administration publique exigea un apprentissage d'une durée de cinq ans auprès d'un médecin reconnu¹². Après quoi les impétrants doivent passer un examen devant un bureau d'examineurs formé de médecins appointés par l'État. Ce qui n'empêchait pas les étudiants en médecine ou les médecins déjà certifiés au Bas-Canada de se rendre aux États-Unis, en Écosse, en Angleterre ou en France pour parfaire leur formation.

C'est ainsi qu'on assiste à une véritable ruée après 1815, puisque 26 étudiants, plus de la moitié du total, se retrouvent à Paris avant 1825. S'ils ne sont que 3 dans la décennie suivante, leur nombre augmente à 10 dans chacune des deux

12. Guillaume IV, chap. XXVII.

dernières décennies. Tous ont étudié quelque temps à Paris, plusieurs se sont inscrits à la faculté de Médecine durant quelques trimestres. Une recherche sur les seules années 1817-1821 dans les registres d'inscription¹³ nous a donné le nom de Pierre Beaubien, Thomas Bédard, J.-B. Tresler, François Séguin, Barnabé Gosselin, Étienne-Martial Bardy, Pierre Girou et Thimothée Kimber. Sauf François Séguin, qui est âgé de 33 ans, les autres ont entre 20 et 23 ans lors de leur première inscription. Pour toute la période, nous avons trouvé deux Canadiens qui ont réussi à obtenir le doctorat en médecine. Le Dr Pierre Beaubien a soutenu sa thèse le 16 août 1827 devant cinq examinateurs, dont le Dr Alibert, thèse sur le rhumatisme articulaire¹⁴. Il est l'un des rares Canadiens à avoir fait toutes ses études de médecine à Paris avec quinze inscriptions de 1817 à 1821, la seizième lui étant accordée. Il demeura en France jusqu'en 1827 et ne rentra au Canada que sur les instances de sa famille¹⁵. Il exerça sa profession à Montréal durant plus d'un demi-siècle, soignant à l'Hôtel-Dieu et enseignant à l'école de Médecine tout en participant à la vie politique comme député de Chambly en 1848-1849. Le second docteur fut Guillaume Vallée, qui put justifier de huit trimestres d'études à Montréal, deux à Édimbourg et six à Paris. Il soutint sa thèse sur le cancer de l'utérus le 10 mai 1826¹⁶.

D'autres ont fait de longs séjours d'études à Paris, mais sans se préoccuper du doctorat, tels que Joseph-Louis Painchaud et Lactance Papineau dans les années 1840¹⁷. Dans le

13. Archives de la faculté de Médecine de Paris, «Registres des inscriptions», 1817-1821. Les étudiants sont inscrits par trimestre, à la suite, selon l'ordre de leur arrivée. Comme il n'y a pas d'index, il nous a été impossible d'aller plus loin dans le dépouillement, faute de temps. Ces recherches ont pu être faites grâce au regretté Dr Couri et à son adjointe aux archives, Mme Moureaux.

14. AFMP, thèse no 191; «Registres des inscriptions» 1817-1821.

15. Lettre de l'abbé Ph.-J.-L. Desjardins à son frère, Louis-Philippe Desjardins, automne 1827, citée in *Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, Québec, 1866, t. IV, p. 424; Jacques Bernier, «Beaubien, Pierre», DBC, t. XI, p. 63-64.

16. AFMP, thèse no 74.

17. Sylvio Leblond, «Le Dr Jos. Painchaud et sa famille», *Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique*, 1955-56, p. 58-59. Painchaud fut à Paris de 1841

«Journal d'un fils de la liberté», Amédée Papineau donne le nom de trois jeunes Canadiens étudiant en médecine à Paris en 1843: Dubois, Boyer et Peltier¹⁸. On peut encore citer un étudiant en médecine qui s'est illustré sur les barricades de Paris durant la révolution de février 1848, Édouard Fiset, avec le jeune aventurier, Y. Lamothe. *Le Canadien* du 28 avril rapporte l'anecdote suivante à ce sujet: «Dans un moment où ils défendaient vaillamment une barricade: "À la bonne heure! s'écria un ouvrier, voilà de vrais Français! "Non, répondit un des jeunes braves en se retournant: la France n'est pas notre mère...mais elle est notre aïeule»¹⁹. Jacques Dorion, fils d'un boucher de Québec, étudia la médecine à Paris entre 1816 et 1822 avant de s'installer à Saint-Ours, où il exerça sa profession durant plus d'un demi-siècle. Patriote, il signa les Quatre-vingt-douze résolutions et prit une part active à la Rébellion, fut arrêté le 12 décembre 1837 pour haute trahison et libéré le 3 mars 1838²⁰.

Les étudiants des beaux-arts, beaucoup moins nombreux, ont néanmoins connu une très belle carrière d'artiste à leur retour d'Europe. Né à l'Ancienne-Lorette, Antoine Plamondon étudia d'abord à Québec avec Joseph Légaré. Grâce au grand vicaire C.-J. Brassard Deschenaux, curé de sa paroisse, aussi généreux que riche par héritage paternel, le jeune peintre put aller à Paris, où il séjourna de 1826 à 1830, travaillant avec Paulin Guérin²¹. Si l'on croit Napoléon Aubin, c'est la révolution de 1830 qui aurait mis fin à son séjour. Plamondon, pris de peur, loin de suivre ses compagnons d'atelier dans les rues le 27 juillet, se serait réfugié au sous-sol de la maison où il habitait durant les Trois Glorieuses²². Ignace Plamondon,

à 1846; Lactance Papineau, de 1840 à 1844: Archives nationales du Québec, Ap-P-5-27, collection Papineau-Bourassa.

18. ANQ, AP-P-5-86, t. 5, p. 52, 29 janvier 1843.

19. Raconté aussi par les *Mélanges religieux* du 25 avril 1848.

20. C. Galarneau, «Dorion, Jacques», DBC, vol. X, p. 257.

21. Gérard Morisset, *La peinture traditionnelle au Canada français*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1960, p. 103-111.

22. *Le Fantasque*, Québec, 10 juin 1848.

cousin d'Antoine, parti lui aussi en 1826, ne revint qu'en 1831. Il avait enseigné au collège de Chambly avant son départ et il fut engagé au collège de Saint-Hyacinthe pour enseigner le dessin en 1832-1833 avant de mourir trois ans après²³. Théophile Hamel, élève d'Antoine Plamondon, alla parfaire son art de 1843 à 1846 à Paris, à Rome, à Florence et à Bruxelles. Bon portraitiste, il fit lui aussi une belle carrière et mourut aussi riche que son maître Plamondon²⁴.

Les ecclésiastiques aux études à Paris ne furent pas très nombreux durant le premier XIX^e siècle. Outre les séminaristes sulpiciens de Montréal, il y eut trois jeunes séminaristes envoyés par le Séminaire de Québec étudier les lettres aux Carmes en 1853: Paul-Alphonse Marmet, Louis Beaudet et Cyrille-Étienne Légaré. Le premier mourut à Paris en 1854 et les deux autres obtinrent une licence ès lettres, Légaré en 1857 et Beaudet en 1859. L'abbé Thomas-Étienne Hamel, qui avait déjà accompagné le recteur Casault en 1852, fut ordonné en 1854 et arriva la même année à Paris, s'inscrivit à la Sorbonne et obtint une licence en mathématiques²⁵. L'un des plus originaux de ces jeunes ecclésiastiques à Paris fut sans doute Édouard-Charles Fabre. Né en 1827, fils du libraire montréalais Édouard-Raymond, il fut envoyé faire la Solitude à Issy. Il passa encore d'autres belles années à Paris, choyé par sa tante, madame Julie Bossange, suivant des leçons d'armes, rencontrant plusieurs compatriotes exilés ou de passage, tels que l'abbé J.-S. Raymond, Louis-Joseph et Lactance Papineau, les Masson, les Peltier, les Mondelet et reçu chez Alexandre Vattemare, grand ami des Canadiens depuis son extraordinaire visite à Montréal et à Québec deux années auparavant²⁶.

23. G. Morisset, *Peintres et tableaux*, Québec, Les Éditions du Chevalet, 1936, t. II, p. 76; C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. I, p. 153.

24. G. Morisset, *La peinture traditionnelle...*, p. 113-118.

25. H. Provost, *Documents pour une histoire du Séminaire de Québec...*, p. 482-484; Monique Laurent, *La correspondance de l'abbé Louis Beaudet 1853-1858*, Université Laval, 1965, IV-44 p.

26. Archives de l'Archevêché de Montréal, Édouard-Charles Fabre, «Cahiers de notes», de mars 1843 à octobre 1844.

Les hommes d'affaires se retrouvent à Paris aussi nombreux que les ecclésiastiques et les étudiants. Sur la soixantaine répertoriée, nous connaissons la profession de la moitié à peine. Les titres de libraire, imprimeur-libraire ou marchand-libraire comptent 20 mentions (13 noms différents), celui de commerçant, marchand ou négociant 14 mentions (12 noms). Il y a encore deux tailleurs et un homme d'affaires. Les libraires sont bien connus. John Christophe Reiffenstein, officier allemand de l'armée anglaise s'était établi à Québec comme marchand-encanteur-libraire avant même la fin des guerres napoléoniennes. L'un des gros importateurs et vendeurs de livres, de tableaux et autres objets culturels, il fit au moins six voyages en Angleterre, en Allemagne et en France entre 1814 et 1833²⁷. John Neilson, l'imprimeur et l'éditeur de la *Gazette de Québec* de 1796 à 1848, alla souvent en Angleterre pour son commerce ou les affaires publiques du Bas-Canada. Mais il ne se rendit en France qu'une fois, en 1816, avec son fils aîné Samuel. Cet Écossais, arrivé adolescent à Québec en 1790, avait été un fervent admirateur de la Révolution française et fut l'un des leaders parlementaires du parti patriote de 1818 à 1831²⁸. Augustin Germain, frère de Charles, le premier libraire de langue française à Québec, fit deux voyages à Paris, en 1815 et en 1826, pour acheter les livres français dont il avait besoin²⁹. Édouard-Raymond Fabre, de Montréal, alla d'abord s'initier au commerce du livre chez les Bossange de Paris en 1822-1823, sa sœur Julie étant devenue madame Hector Bossange. Il y retourna en 1843 avec son fils Édouard-Charles et envoya son associé Adolphe Gravel en 1848³⁰. De Québec encore, E.-R. Fréchette imprimeur-éditeur du *Canadien* et propriétaire de la Librairie canadienne va en France en

27. C. Galarneau, «Reiffenstein, J.C.», DBC, vol. VII, p. 804-805.

28. Sonia Chassé, Rita Girard Wallot et Jean-Pierre Wallot, «Neilson, John», DBC, t. VII, p. 699-703, C. Galarneau, «Neilson, Samuel», DBC, t. VII, p. 703-705.

29. C. Galarneau, «Germain, Augustin», DBC, vol. VIII, p. 541-542.

30. J.-L. Roy, *Edouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien 1799-1854. Contre l'isolement et la sujétion*, Montréal, Hurtubise HMH, 1974, 220 p.

1852-1853, où il achète des livres et du matériel d'imprimerie³¹. Octave Crémazie, libraire et poète de Québec, s'y trouve à son tour en 1851, 1853 et 1854, tandis que Jean-Thomas Brousseau, imprimeur-libraire, achète à Paris du matériel, dont une fonte de caractères grecs³². Quant à Pierre-Édouard Leclerc, notaire, réputé chef de police de la région de Montréal durant la Rébellion de 1837-1838, propriétaire d'une imprimerie et éditeur de l'*Ami du Peuple*, il avait quitté Montréal pour Saint-Hyacinthe en 1840 pour devenir l'un des gros hommes d'affaires de la région mascoutaine comme fondateur de la Compagnie de navigation du Richelieu, ancêtre de la Canada Steamship Lines. Il fit le voyage d'Europe pour son plaisir en 1852-1853³³.

Ceux que nous avons regroupés sous l'appellation d'intellectuels et autres sont des gens qui vont en France d'abord par goût des voyages et soucieux d'aventures ou attirés par la vie intellectuelle ou de luxe qu'offre Paris. Vingt-neuf sur 49 ont une occupation connue, dont 6 fils de famille, 8 avocats, 6 membres de la noblesse, 4 aventuriers, un hydrographe, un journaliste et un député. Chez les fils de famille il y a Samuel Neilson, qui se rend avec son père passer quelques jours à Paris en 1816 avant d'aller finir ses études classiques à Glasgow. William Darley Woolsey, fils d'un marchand irlandais de Québec, va faire le voyage dans les îles britanniques, en France, en Suisse et en Italie avant d'entrer au grand séminaire de Québec³⁴. L'abbé Holmes, en mission en Europe pour le comité de régie de l'école normale du Bas-Canada amène trois élèves à lui confiés par les parents: E.-A. Taschereau, J.-O. Fortier et David Ross³⁵. Le dernier fut Rodrigue Masson, fils

31. *Le Canadien*, 9 mai 1853.

32. ASQ, Université 40, no 75, lettre de L.-J. Casault à T.-E. Hamel, Québec, 22 février 1855.

33. A. Fauteux, «Pierre-Edouard Leclerc (1798-1866)», *Les Cahiers des Dix*, no 8, 1943, p. 109-140.

34. APC, MG24 D1, file 4.

35. C. Galarneau, «Holmes, Jean», DBC, vol. VIII, p. 450-454.

de Joseph Masson, riche homme d'affaires montréalais, qui a comme mentor messire Isaac Lesieur Désaulniers, prêtre du Séminaire de Saint-Hyacinthe³⁶. Le seul jeune qui ne fut pas fils de famille, était F.-X. Garneau. À peine âgé de 21 ans et ancien moniteur de l'école lancastérienne de J.-F. Perrault, il partit pour l'Europe en 1831 et arriva à Paris à temps pour célébrer le premier anniversaire de la révolution de juillet³⁷.

L'avocat le plus connu est sans conteste Amable Berthelot. Après des études au Séminaire de Québec, il devint membre du Barreau et s'établit à Trois-Rivières, où il amassa une jolie fortune. En 1820, il ferma son bureau et décida d'aller vivre à Paris pour satisfaire son goût des lettres et des livres. Rentré à Québec cinq ans après, Berthelot fit un nouveau séjour en France en 1831-1833. Au cours de ses années à Paris, il avait acquis l'une des belles bibliothèques de son temps³⁸.

De la noblesse canadienne, on peut signaler Charles Larocque de Roquebrune, qui avait épousé une Écossaise et fait baptiser son fils sous les prénoms de Louis-Isaac, en l'honneur de Louis XVI et d'Isaac Brock, général anglais qui s'était illustré lors de la guerre de 1812. Les Larocque partirent pour l'Europe dès 1816 pour aller voir le clan McDonald, Louis XVIII et les La Roche de Gascogne³⁹. Joseph Larocque, de la même famille, riche commerçant de fourrure retraité en 1830, partit avec sa femme en 1837 par peur de la Rébellion et ne revint qu'en 1851⁴⁰. Quant à la non moins riche madame de Lotbinière Bingham, qui avait plus de deux millions de francs par année à dépenser, elle partit pour Paris en 1835 avec la

36. ASSH, «Voyage de M. Désaulniers en Europe 1852-1853», 5 cahiers ms., 823 p.

37. F.-X. Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, Québec, A. Côté et cie, 1855, 252 p.

38. *La Minerve*, vol. XVIII, 30 décembre 1847; Gilles Gallichan, «Berthelot, Amable», DBC, t.VII, p. 78-79.

39. Robert de Roquebrune, *Testament de mon enfance. Récit*, Paris, Plon, 1951, p. 63-66.

40. Joseph Tassé, *Les Canadiens dans l'Ouest*, 4e éd., t. 2, Montréal, Berthiaume et Sabourin, 1882, p. 334.

recommandation de M. Quiblier, supérieur des sulpiciens de Montréal, auprès du supérieur de Paris. Quiblier dit qu'elle est «un peu légère, mais bonne et d'une famille distinguée et très dévoué au Séminaire»⁴¹.

Quant aux aventuriers, qui l'étaient au départ ou le sont devenus sur place, citons d'abord Isidore Bédard, fils de Pierre-Stanislas, avocat et député en 1830, qui partit avec D.-B. Viger et passa vite en France, où il se découvrit une passion pour le jeu et les plaisirs que la ville de Paris pouvait offrir aux jeunes imprudents. Il contracta la phthisie pulmonaire et mourut le 14 avril 1833 à l'âge de 27 ans. F.-X. Garneau, qui l'avait rencontré à Paris, disait de Bédard que c'était l'un des jeunes les plus doués de sa génération⁴². Fils de Joseph-Maurice, surintendant du département des Indiens, Guillaume Lamothe avait fait ses études aux collèges de Saint-Hyacinthe et de Montréal. En 1846, âgé de 22 ans, il se retrouva en France pour s'engager d'abord comme lieutenant dans une expédition qui avait pour but de rétablir l'ex-président Florès de l'Équateur alors en exil. Il fit le coup de feu sur les barricades de 1848 avec le Dr Fiset et il aurait été l'un des Canadiens à entrer aux Tuileries avec le peuple de Paris. Il passa à Florence à la Galerie des Uffizi, où travaillait le peintre Falardeau. Lamothe demanda à ce dernier de faire le portrait de sa femme, Marguerite Savoie, fille d'un ancien militaire d'Alsace qu'il venait d'épouser⁴³. Charles de Bellefeuille passa en France en 1852 pour s'enrôler dans la Légion étrangère. Il suivit son régiment en Crimée où il servit sous les généraux Saint-Arnaud, Canrobert et Pélissier. Après quoi il alla en Afrique, d'abord sous le commandement de La Croix de Chabrières et ensuite de

41. ASSP, lettre de Quiblier à Carrière, 10 octobre 1835: M. Quiblier prie M. Carrière d'indiquer à Madame un orfèvre et un peintre de confiance.

42. *La Minerve*, 13 juin 1833; F.-X. Garneau, *Voyage en Angleterre et en France*, p. 171; N.-E. Dionne, *Pierre Bédard et ses fils*, Québec, Laflamme, 1909, p. 221-240.

43. E.-R. Fabre, lettre à Hector Bossange, 13 octobre 1846; E.-Z. Massicotte, «Les directeurs des postes à Montréal de 1763 à 1924», BRH, 1936, p. 519.

McMahon. Il ne rentra à Montréal qu'en 1860⁴⁴. Quant à Joseph-Guillaume Barthe, journaliste et avocat, député, greffier et ancien patriote emprisonné pour quelques poésies à la gloire des Insurgés de 1837, il se donna pour mission d'affilier l'Institut canadien de Montréal à l'Institut de France et séjourna à Paris dans ce noble but de 1853 à 1855⁴⁵.

Le dernier groupe comprend les hommes politiques, les exilés de 1837-1838 et leur famille ainsi que quelques hauts fonctionnaires. Louis-Joseph Papineau, «orateur» de la Chambre d'Assemblée, fut mandaté par les députés du Bas-Canada pour aller présenter leurs doléances à Londres avec John Neilson et Andrew Stewart. Papineau en profita pour se rendre à Paris en 1823⁴⁶. D.-B. Viger quant à lui s'y rendit en 1831 avec F.-X. Garneau⁴⁷. L.-H. La Fontaine, gendre d'Amable Berthelot, avocat et député, leader patriote aux côtés de Papineau, tenta à l'automne 1837 des démarches auprès de Gosford pour que ce dernier convoque le Parlement d'urgence. Le gouverneur ayant refusé, La Fontaine quitta Québec en plein mois de décembre par la Beauce et la route de la Kennebec pour aller s'embarquer à Boston et se rendre en Grande-Bretagne, où il débarque à Liverpool le 27 janvier 1838. À Londres, il s'entretint avec Edward Ellice et Joseph Hume, députés réformistes anglais⁴⁸ et il rencontra également Armand Marrast, ex-éditeur du *National*, non encore amnistié. Puis La Fontaine partit pour Paris où il arriva le 26 février, avec des lettres de Ellice, dont l'une pour M. Thiers⁴⁹.

44. BRH, vol. XXX, 1924, p. 58-59.

45. J.-G. Barthe, *Souvenirs d'un demi-siècle ou Mémoires pour servir à l'histoire contemporaine*, Montréal, J. Chapleau et fils, 1885, XVII-482 p.

46. RAC, 1913, p. 137.

47. F.-X. Garneau, *Voyage en Angleterre et en France*, p. 204.

48. Jacques Monette, «La Fontaine, Louis-Hyppolite», DBC, vol. IX, 1861-1870, p. 486; Mason Wade, *Histoire des Canadiens français de 1760 à nos jours*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, t. I, p. 199.

49. ASQ, ms 229, «Journal de voyage de L.H. Lafontaine, 1837-1838».

Georges-Barthélemy Faribault et Joseph-Charles Taché allèrent en France respectivement en 1851-1852 et en 1855. Le premier, greffier adjoint de l'Assemblée législative, était chargé de la mission de refaire les collections de la bibliothèque du Parlement, détruite dans l'incendie du Parlement à Montréal en 1849. Il passa à Paris à l'automne 1851 pour acheter des livres, visiter les ministères et solliciter des dons. Sa femme, qui l'accompagnait, mourut à Paris en mars 1852⁵⁰.

On sait que les conséquences de la Rébellion furent assez lourdes pour un bon nombre de patriotes. Douze furent pendus, certains furent déportés en Australie et aux Bermudes, cependant que d'autres avaient pris la fuite aux États-Unis et en France. Ce fut le cas de Louis-Joseph Papineau et de sa famille, d'un de Léry, de Louis-Antoine Dessaulles, de Guillaume Lévesque, des médecins H.-A. Gauvin et E.-N. Duchesnois, ainsi que de l'abbé Étienne Chartier⁵¹.

De ces 266 voyageurs, il faut dire que quelques-uns sont comptés deux fois ou plus, comme par exemple Mgr Bourget, qui fait trois voyages, Mgr Provencher et quelques prêtres qui en ont fait deux, ou encore le libraire-encanteur Reiffenstein qui est passé six fois à Paris, l'avocat Berthelot et L.-J. Papineau, qui ont fait deux séjours. Messires Hamel et Pinsonnault apparaissent dans deux catégories, d'abord chez les étudiants et ensuite chez les ecclésiastiques. Ce qui fait un peu plus de 225 personnes différentes qui se sont rendues en France et que nous avons repérées. Les archives des communautés religieuses, des évêchés, de certains fonds privés, les journaux ainsi que les travaux des historiens nous ont fourni les noms et parfois des renseignements plus élaborés sur le voyage et le séjour des uns et des autres. À cela se sont ajoutés dans quelques cas des récits de voyage, publiés ou demeurés manuscrits.

50. Yvan Lamonde, «Faribault, Georges-Barthélemy», DBC, vol. IX, p. 274-276.

51. RAPQ 1926-27, p. 147-258. On trouve des témoignages sur tous ces personnages dans le résumé des papiers L. Duvernay.

Cette analyse doit être poussée davantage pour mieux situer le phénomène dans la société québécoise de l'époque. Si l'on fait le bilan par décennie, on constate le grand départ en 1815. Les guerres de la Révolution et de l'Empire sont terminées, Napoléon est rendu au bout du monde. Les Canadiens se sont bien conduits à la guerre contre les Américains et les «horreurs de la Révolution» ont définitivement séparé, sur le plan politique, le Canada français de son ancienne mère patrie. Et alors le mouvement des Canadiens vers la France reprend de plus belle, qui s'était arrêté en 1792.

Tableau 3. *Les voyageurs par décennie*

1815-1824	62
1825-1834	28
1835-1844	78
1845-1855	<u>97</u>
	265

On voit les voyageurs partir par dizaines. La seconde décennie par contre diminue le nombre de moitié. C'est l'accalmie après la fièvre et peut-être les premiers besoins comblés. Les années 1825-1840 ont connu des moments extrêmement difficiles sur tous les plans. Il y a eu la crise politique, qui commence dans les années 1820 avec la volonté du gouverneur Dalhousie d'unir les deux Canadas, qui se poursuit dans les combats de Papineau et du parti patriote contre l'administration anglaise, pour se terminer dans la Rébellion de 1837-1838. Les années 1832-1834 ont subi de terribles épidémies de choléra, au cours desquelles la seule ville de Québec a perdu environ 3000 habitants. Années de crises économiques qui affligent encore cette décennie. Et alors on comprend mieux le ralentissement des départs pour l'Europe. Mais les deux dernières décennies voient tripler le nombre de ceux qui partent par rapport à la seconde et

augmenter d'un tiers les effectifs par rapport à la première décennie.

La plupart des voyageurs sont des habitants des villes de Montréal et de Québec, la première l'emportant dans toutes les catégories, sauf chez les étudiants, où Québec domine grâce aux étudiants en médecine. Et la prépondérance que Montréal est en train de prendre au pays à partir des années 1840, est également visible chez les voyageurs montréalais, qui sont nettement plus nombreux durant les mêmes années.

La liste des groupes de voyageurs exige qu'on l'examine de plus près. Les ecclésiastiques vont en France, avons-nous déjà vu, pour diverses raisons: en se rendant à Rome, pour étudier la théologie chez les sulpiciens, envoyés en mission par leur supérieur de collège ou tout simplement en voyage d'agrément et de repos. Les membres de l'épiscopat, les sulpiciens et les autres ecclésiastiques voient leurs dépenses défrayées par leur communauté ou les fidèles du diocèse. Quant aux curés de paroisse, les revenus de la cure qu'ils occupent leur permettent de se payer «le voyage d'Europe», comme on disait autrefois et jusqu'après la seconde guerre mondiale.

Chez les étudiants, il faut expliquer comment les trois quarts ont été des étudiants en médecine. Nous savons déjà les raisons qui poussent les Canadiens à aller étudier ailleurs. La médecine a une tradition scientifique reconnue dans les universités européennes, en Angleterre et surtout en Écosse, en France également. De plus, le Bas-Canada compte des médecins bien formés venus des îles britanniques, qui devaient donner l'envie aux Canadiens d'aller apprendre aux grandes écoles européennes. Et l'excellence des études médicales de Paris depuis la fin du XVIII^e siècle a certainement été un motif déterminant, même si le coût des études était élevé et s'ajoutait aux frais de transport et de séjour⁵². De là à se rendre à Paris

52. Voir E.H. Ackerknecht, *Medicine at the Paris Hospital 1794-1848*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1967, 242 p.

pour les anciens Français, il n'y avait qu'un océan à franchir. Par contre, il n'est pas surprenant de ne voir qu'un étudiant en droit en France en quarante ans, un fils de la famille Tasche-reau⁵³. Les études en droit étaient certes aussi bien établies en Europe que les études de médecine et les savoirs aussi bien constitués. Mais le droit au Canada avait une double source: l'ancien droit civil français et le droit criminel anglais. Or la France avait un nouveau code civil depuis Napoléon et les juristes venus de Grande-Bretagne étaient relativement nombreux. Et aller s'endetter durant quelques années pour revenir exercer une profession qui ne garantissait pas nécessairement la richesse ou même l'aisance ne devait pas présenter beaucoup d'attraits à ces futurs praticiens. Ce qui différenciait les professionnels du droit par rapport à ceux de la médecine, dont on percevait que ces derniers faisaient une carrière lucrative mieux assurée.

Les quelques rares étudiants en philosophie-théologie sont tous des ecclésiastiques, comme les étudiants en lettres et en sciences. La question ne pouvait pas se poser pour les jeunes laïcs puisque depuis deux siècles le Canada n'avait jamais vu d'autres professeurs que des religieux enseigner dans les collèges-séminaires. Et même pour les religieux, la profession s'apprenait sur le tas. D'ailleurs, les quatre ecclésiastiques du Séminaire de Québec envoyés aux Carmes et à la Sorbonne après 1850 étaient destinés non pas à enseigner au Séminaire mais à l'Université Laval, fondée en 1852. Il est en apparence un peu étonnant que les artistes aient été si peu nombreux à se rendre en Europe — cinq en tout — dans la première moitié du XIX^e siècle, alors qu'on en avait compté trois entre 1760 et 1789 et pour une population cinq fois moins nombreuse⁵⁴. Les cinq membres de cette catégorie sont des peintres et c'est la peinture qui était l'art le plus faible au pays, qui n'avait pas de

53. Gustave Lanctôt, «Les relations franco-canadiennes après la Conquête et avant «la Capricieuse», *Revue de l'Université Laval*, vol. X, no 7 (mars 1956), p. 596.

54. C. Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne*, p. 64-65.

maîtres, pas de musées ou de galeries et très peu de tableaux, sauf ceux de la collection Desjardins, arrivés en 1817⁵⁵. D'autre part, la sculpture a déjà une tradition d'excellence à Montréal comme à Québec depuis la fin du XVII^e siècle de même que l'orfèvrerie. La demande venait surtout du développement des églises paroissiales et des communautés religieuses. Quant à l'architecture, ce n'était pas encore une profession établie comme telle et qui n'avait pas d'école comme le droit et la médecine. Les architectes préparaient des plans, mais ne mettaient jamais les pieds aux chantiers de construction, ce qui était l'affaire des entrepreneurs, des maîtres maçons en Europe aussi bien qu'au Canada⁵⁶.

Le groupe des gens d'affaires présente ses propres caractéristiques. On sait que le commerce d'importation au Canada ne pouvait se faire qu'avec la Grande-Bretagne depuis 1763, en vertu des vieilles pratiques mercantilistes et des Actes de Navigation. Et les gros marchands ou négociants canadiens à Paris devaient s'y trouver après leur séjour d'affaires à Londres, pour le plaisir de voir le pays des ancêtres. Ce qui ne les empêchait sans doute pas de procéder à quelques achats de certaines denrées de luxe, lourdement grevées de taxes d'accise à leur entrée au Canada. Les libraires au contraire constituaient un groupe de marchands qui ne pouvaient pas ne pas s'approvisionner en France. La population canadienne de langue française, comme celle de langue anglaise, en développement accéléré ne produisait pas selon ses immenses besoins. De sorte qu'il lui fallait importer de France plus de 95% des imprimés dont elle avait besoin⁵⁷. La présence des exilés politiques s'explique enfin par la Rébellion de 1837-1838 et celle des hauts fonctionnaires par des missions à eux confiées

55. G. Morisset, *La peinture traditionnelle au Canada français*, p. 80-84.

56. Luc Noppen, «L'architecture dans l'histoire: entre maître d'œuvre et maître d'ouvrage», *Liberté*, no 173, octobre 1987, p. 48-54.

57. C. Galarneau, «Livres et société à Québec (1760-1859). Etat des recherches», in Yvan Lamonde, *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18e-20e siècle)*, IQRC, collection Culture savante, no 2, Québec, 1983, p. 127-144.

par l'État. Les nobles, les quelques intellectuels canadiens qui en avaient les moyens et les fils de familles ne pouvaient que se retrouver à Paris. Et toute société comprend ses aventuriers.

En somme, la typologie des voyageurs canadiens en France dans le premier XIX^e siècle épouse les traits de la société québécoise du temps, celle des strates supérieures, seules capables de franchir l'océan et de séjourner en Europe au moins six à huit mois, puisqu'on partait du Canada en été ou en automne pour ne revenir qu'à l'été suivant lors des plus courts voyages, et même si la traversée de l'océan et les déplacements sur le continent européen étaient devenus plus rapides à la fin de la période, grâce au bateau à vapeur et au chemin de fer. Les flux migratoires de masse ne se faisaient alors qu'en sens inverse, de l'Europe vers l'Amérique, et n'avaient aucun rapport avec le tourisme de masse, qui ne sera vraiment rendu possible entre continents qu'avec l'apparition de l'avion à réaction. Au XIX^e siècle, c'était l'émigration de la misère, sans retour appréhendé, vers la terre promise, les États-Unis.

Une fois la typologie établie, nous pouvons voir de plus près les témoignages que quelques-uns des voyageurs ont laissés dans des récits, des notes de voyage ou des lettres. Le premier qui ait rédigé ses impressions au jour le jour tout au long de son périple, c'est Mgr Plessis. Évêque de Québec depuis 1806, il était le premier évêque depuis 1760 à entreprendre le voyage *ad limina*, soixante ans après le passage du Canada à la Grande-Bretagne, et encore le premier évêque né au Canada que verrait Rome. Officiellement reconnu évêque en 1818 par l'administration anglaise, qui ne lui donnait jusque là que le titre de Surintendant de l'Église catholique, Mgr Plessis se rendit à Londres et à Rome dans le but principal de faire accepter la division de son diocèse par Lord Bathurst et le Pape. Ce qu'il obtiendra et qui lui permettra de consacrer quatre évêques après son retour. Mais l'évêque de Québec

avait bien d'autres problèmes à discuter, entre autres la question des biens des sulpiciens de Montréal à régler à Londres. Et pour cela, Mgr Plessis amena messire Jean-Jacques Lartigue, sulpicien canadien, qui avait pratiqué le droit quelque temps avant de se destiner à la prêtrise. Accompagné en plus de son secrétaire, monsieur Pierre-Flavien Turgeon et d'un domestique noir prêté par l'Hôpital général de Québec, François Cazeau dit John, Mgr Plessis s'embarque à Québec le 3 juillet à bord du brick *George Symes*, capitaine Bushby.

Après une traversée d'un mois, il passa quelques jours à Liverpool avant de se diriger vers Londres, où il resta un mois. Laissant M. Lartigue dans la capitale pour mieux suivre les affaires des sulpiciens, Mgr Plessis toucha le sol de France le 17 septembre à Calais et fila à Paris où il arriva deux jours après pour un séjour de dix jours. Il partit pour Rome avec un arrêt de cinq jours à Lyon. Il fut à Rome du 12 novembre 1819 au 11 février 1820 et reprit la route du retour vers Paris, passant encore deux semaines à Lyon et s'arrêtant deux jours à Orléans avant d'arriver à Paris le 1^{er} avril, où il vécut un mois d'intense activité. Parti de Paris le 1^{er} mai pour l'Angleterre et les États-Unis, le récit de son journal s'arrête le lendemain, à Amiens. Il ne saurait être question de suivre l'évêque dans ses déplacements. Ce qui importe, c'est de voir comment un ecclésiastique canadien, un évêque voit, interprète, juge hommes et choses de France au hasard des lieux où il se trouve⁵⁸.

Du peuple français, Plessis n'a guère parlé qu'en quelques occasions. À son passage à Londres, il note déjà que les émigrés français se tiennent mal à la chapelle de King's Street⁵⁹. À Calais, il se dit assailli par les mendiants et, entre Calais et Paris, il note la saleté des villages et la malpropreté des hôtels, tout en concédant que la table est meilleure qu'en

58. Joseph-Octave Plessis, *Journal d'un voyage en Europe par Mgr Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec -1819-1820-*. Publié par Mgr Henri Têtu, Québec, Pruneau et Kirouac, 1903, 469 p.

59. *Ibid.*, p. 47-50.

Angleterre⁶⁰. Sur la route de Lyon, il préfère parler avec les Anglais protestants de la voiture à six places qu'avec les «carmagnoles françaises»⁶¹. Quant aux villageois de la Roche Pau, ils sont lourds et simples et, pour tout dire, les Français sont bruyants⁶². Sur le chemin du retour, il est à Nevers le dimanche des Rameaux, un peu avant six heures du matin. L'église n'est pas encore ouverte et il n'a rencontré personne dans les rues, ni prêtres ni fidèles. «Tout le monde dormait. Quel scandale en Canada, si, à pareil jour, les églises n'étaient pas ouvertes, et les prêtres à l'ouvrage à cette heure!»⁶³.

Aux endroits où il ne fait que s'arrêter le midi pour manger, il va saluer le curé avant de reprendre la route. Chaque fois qu'il le peut, il visite les églises et les hôpitaux, notant tout ce qu'il a aperçu. L'évêque de Québec n'a pas manqué de livrer ses sentiments sur les prêtres et les religieux qu'il a rencontrés en France. Il a d'abord la grande joie de retrouver M. Philippe-Jean-Louis Desjardins, vicaire général de l'évêque d'Orléans au moment de la Révolution, qui passa à Londres et fut choisi pour aller préparer l'entrée de prêtres émigrés au Canada, qui viendront au nombre de 51, grossissant le clergé canadien d'un tiers en l'espace de quelques années⁶⁴. M. Desjardins avait vite conquis l'évêque, le clergé, les administrateurs anglais et la population de la ville de Québec. Il fut vicaire général de l'évêque et passa huit ans à Québec. Pour des raisons de santé, il était rentré en France en 1802. C'est M. Desjardins qui accueillit Mgr Plessis à Paris et l'hébergea aux Missions étrangères le soir même de son arrivée. Les deux amis allaient se retrouver sur les bords de la Loire durant la Semaine sainte de 1820. M. Desjardins s'était rendu exprès à Orléans pour

60. *Ibid.*, p. 68-72.

61. *Ibid.*, p. 93.

62. *Ibid.*, p. 102-105.

63. *Ibid.*, p. 377.

64. Sur la question des prêtres émigrés au Canada, voir N.-E. Dionne, *Les ecclésiastiques et les royalistes français réfugiés au Canada à l'époque de la Révolution 1791-1802*, Québec, 1905, 447 p.; C. Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne*, p. 179-224.

accueillir Mgr Plessis. Après avoir déjeuné à l'évêché le mercredi saint, l'évêque de Québec et son hôte français partent en direction de Meung, où Desjardins avait jadis exercé le ministère. Ils arrivent enfin le soir à Messas, but de ce court voyage. Autant Plessis souligne la laideur du village, autant il fait l'éloge de sa population «sous le rapport moral», soulignant sa simplicité antique, ses mœurs patriarcales, ses pères vigilants, ses filles modestes, ses garçons sobres. Il ajoute qu'il «semble que ce petit endroit ait été préservé seul des funestes ravages de la Révolution»⁶⁵. De retour à Orléans, Mgr Plessis voulait voir les familles de quelques autres prêtres émigrés de la région toujours au Canada, soit messires Jean Raimbault, Charles-Vincent Fournier, Antoine Villade et Amable Pichard. Raimbault était curé de Nicolet et supérieur du collège, Fournier curé de la Baie-du-Febvre, Villade, curé de Sainte-Marie-de-Beauce et Pichard, curé de Berthier, ce dernier mort en décembre 1819. Plessis confie aux membres de ces familles qu'ils ne devaient plus compter revoir leurs parents émigrés, trop occupés au Canada et trop à l'aise, ajoute Plessis, pour revenir dans un pays où le clergé est misérable et où les fidèles ne lui donnent pas assez d'occupation. Il est vrai que l'irrégion du peuple est la plainte journalière du clergé de la France⁶⁶, ajoute l'évêque.

Les deux arrêts dans la ville de Lyon avaient été de grands moments pour Plessis. À l'aller, il a vu l'Hôtel de Ville, la Place des Terreaux, la Place Bellecour, il a visité le Grand Hôpital et s'est rendu sur la colline de Fourvières. Il ne manque pas ensuite de marquer que «Lyon est un des lieux où la rage révolutionnaire a commis le plus d'excès»⁶⁷, rappelant les prisonniers des caves de l'Hôtel de Ville, les exécutions des Terreaux et les fusillades des Brotteaux. Vingt pages de son

65. J.-O. Plessis, *op. cit.*, p. 384.

66. *Ibid.*, p. 387.

67. *Ibid.*, p. 113.

Journal sont consacrées à ce court séjour à Lyon. Au retour de Rome, il fut invité à conférer les ordres mineurs et la prêtrise à plus de cinquante jeunes clercs, en l'absence de l'archevêque du lieu⁶⁸. À l'automne précédent, il avait été fort édifié par le clergé savoyard et il signale que le projet du gouverneur Frédéric Haldimand de faire venir des prêtres savoyards au Canada n'eut pas été si mauvais étant donné la qualité et la tenue de ces clercs⁶⁹.

Quand Mgr Plessis décrit les nombreuses églises qu'il a visitées en cours de route et à Paris, il ne manque pas de signaler les déprédations que la Révolution a laissées en ces lieux sacrés. Il stigmatise avec vigueur les extravagances et l'impiété que les révolutionnaires ont déployées à Notre-Dame. «C'est au milieu de son sanctuaire, c'est sur l'autel où tant de fois le saint sacrifice avait été offert, que les cannibales professèrent hautement et publiquement l'impiété la plus atroce, y ayant introduit et placé une prostituée qu'ils honorèrent d'un culte sacrilège, sous le nom de *Déesse de la Raison*»⁷⁰. Il n'admet certes pas que les corps de Voltaire et de Rousseau aient été transportés à l'église Sainte-Geneviève «au plus fort de la Révolution athéistique qui a ruiné, bouleversé et déshonoré la France depuis 1789 jusqu'en 1799»⁷¹. S'il fustige à chaque occasion les pillages et les massacres de la Révolution, son opinion sur Napoléon est moins catégorique. «Cet homme si vicieux sous tant de rapports, savait être magnifique»⁷², écrit-il à propos des dons que Napoléon avait faits à Notre-Dame en 1801 et en 1804. L'Empereur était pour lui l'ami des grandes entreprises et on sent chez Plessis une admiration à peine retenue pour le génie militaire du vainqueur de Marengo.

68. *Ibid.*, p. 369.

69. *Ibid.*, p. 136.

70. *Ibid.*, p. 79.

71. *Ibid.*, p. 82.

72. *Ibid.*, p. 79.

Si l'évêque de Québec fait référence à la Révolution et aux révolutionnaires plus de trente-cinq fois, à l'esprit destructeur, aux fureurs, aux funestes ravages de l'époque qui ruina, bouleversa, déshonora, diminua et détruisit la France, on pourrait penser qu'il réserva ses éloges à la royauté, au régime monarchique. Pourtant, il ne nomme Louis XVIII que cinq fois et c'est pour critiquer son peu d'énergie à secourir la religion. Par l'entremise de la marquise de Villeray, Plessis eut une audience du Roi de France la veille de son départ définitif de Paris, le 30 avril 1820. De cet entretien privé, l'évêque a noté que «le roi lui parla avec bonté, lui fit des questions sur l'état de la religion en Canada, se recommanda à ses prières, et le chargea de dire à ses diocésains que leur ancien père ne les avait pas oubliés mais qu'il fallait respecter les traités»⁷³.

Mgr Plessis avait tenu à rencontrer l'abbé Barruel, le grand coryphée de la Contre-Révolution, dont il avait lu avant 1800 l'*Histoire du Jacobinisme*. Il trouva Barruel plus convaincu que jamais que tous les malheurs depuis 1789 étaient dus aux francs-maçons. Mais il ne put s'empêcher de trouver que les idées de l'abbé pourraient être mêlées d'un peu de système⁷⁴. On sent que Plessis est un peu ébranlé dans ses certitudes. Mais il avait été plus heureux lors de sa rencontre à Turin avec un autre théoricien de la Contre-Révolution, le comte Joseph de Maistre, l'auteur des *Considérations sur la France*, ouvrage que Mgr Plessis avait également lu. De Maistre venait de publier son livre *Du Pape*, dont il donna un exemplaire autographié à l'évêque de Québec.

Quant à J.-J. Lartigue, qui fut nommé évêque auxiliaire à Montréal en janvier 1820, il a également tenu un journal de son voyage⁷⁵, qui décrit l'emploi de son temps, son activité quoti-

73. *Ibid.*, p. 417.

74. *Ibid.*, p. 410-411.

75. ANQ, ZQ0015, «Journal de Mgr Lartigue. 30 juin 1819-7 août 1820». Les archives nationales possèdent la photocopie de l'original et une copie dactylographiée en deux exemplaires. Nous citerons la copie dactylographiée, qui compte 332 pages.

dienne, les rencontres qu'il a faites, les monuments visités et ses impressions sur quelques aspects de l'actualité politique européenne. Ses jugements sur la France et les Français ne sont certes pas absents, comme on va le voir. Arrivé à Londres le 14 juillet, il loge dans une pension tenue par une Française, mademoiselle Mauduit, et va faire ses dévotions à la Chapelle française de King's Street, où il dira sa messe régulièrement et sera invité à prêcher plusieurs fois. Il se présente ensuite à l'ambassadeur de France à Londres, le marquis de la Tour Maubourg, qui lui promet sa protection, et à la sœur du marquis, madame de Maisonneuve, qui l'a fort bien accueilli⁷⁶. Il entend parler des émeutes qui ont eu lieu à Londres avant son arrivée, les émeutiers ayant été «excités par les démagogues français»⁷⁷. Sur les émigrés qui sont demeurés à Paris, un seul a réussi et c'est dans le commerce. Un grand nombre d'autres, «laïcs ou ecclésiastiques sont devenus fous»⁷⁸. Plusieurs prêtres se sont mal conduits, se sont laissés aller au libertinage ou à l'ivrognerie⁷⁹.

En attendant les décisions de Londres sur le règlement des biens des sulpiciens, Lartigue décida d'aller passer quelques semaines à Paris. Il est à Calais le 21 octobre, à Paris le 23, où il restera jusqu'au 29 novembre. En arrivant à Calais, il trouve le «Français toujours se vantant et méprisant les Anglais à toute occasion»⁸⁰. À Paris, il remarque que «les rues sont petites, fangeuses et incommodes»⁸¹, que les «Parisiens n'ont pas à beaucoup près, dans leurs habitudes, leur maintien, l'air de propreté et de décence des habitants de Londres: la pauvreté s'y montre à nud (sic) et à chaque pas»⁸². Quelques jours après,

76. «Journal de Mgr Lartigue», p. 32.

77. *Ibid.*, p. 28.

78. *Ibid.*, p. 37.

79. *Ibid.*, p. 40.

80. *Ibid.*, p. 79. Il fait une semblable remarque à New York, au retour, p. 322.

81. *Ibid.*, p. 86.

82. *Ibid.*

Lartigue va jusqu'à dire que «les Français en général ont l'air, par leurs manières, leur costume, et leur figure, d'une nation dégradée et abâtardie»⁸³. Le soir, à Paris, «on ne rencontre que mauvaises filles, qui vous attaquent avec la dernière impudence»⁸⁴ et les rues sont pleines de mendiants⁸⁵. Les Parisiens sont étourdis, surtout les jeunes, «qui tranchent sur tout, même les voituriers et gens de la dernière classe, et croyant bonnement qu'il n'y a rien de bien que chez eux»⁸⁶.

Et voilà pour le bon peuple de Paris et les Français, du moins ceux qu'il a vus dans les messageries et dans les rues. Logeant chez les sulpiciens, il suit la vie de la communauté, rencontre les supérieurs, qui surveillent de près les sulpiciens de Montréal. Il y rencontre des évêques, tels que Mgr de Forbin-Janson, l'abbé Frayssinous, l'abbé de Bonald, fils du célèbre théoricien contre-révolutionnaire. S'il parle moins souvent de la Révolution que Mgr Plessis, ses sentiments sont aussi sévères. Notre-Dame est une église dégradée par les révolutionnaires⁸⁷, la Conciergerie est devenue un couvent où les bénédictines expient par l'adoration perpétuelle et de grandes austérités les souffrances de Louis XVI et de Louis XVII⁸⁸. À Londres, il rencontre à plusieurs reprises Pelletier, journaliste émigré, fondateur de l'*Ambigu*, tandis qu'à Paris, il est reçu chez Bossange père, l'un des gros éditeurs parisiens, va voir la famille royale à l'église, où il note que «le duc d'Angoulême paraît fort pieux, le duc de Berry a mauvaise figure, Monsieur et Madame ont un air majestueux et le Roi a l'air bon»⁸⁹. Résumant ses impressions le jour où il quitte la France, le 1^{er} décembre 1819, Lartigue dit: «J'ai quitté avec

83. *Ibid.*, p. 94.

84. *Ibid.*, p. 96.

85. *Ibid.*, p. 101.

86. *Ibid.*, p. 107.

87. *Ibid.*, p. 86.

88. *Ibid.*, p. 106.

89. *Ibid.*, p. 120.

plaisir le volcan de la France impie, pour entrer sur la terre pacifique d'Angleterre»⁹⁰. Mgr Plessis avait dit, à son arrivée à Calais, qu'«on se croit presque chez soi, lorsqu'après avoir entendu parler une langue étrangère pendant six semaines, on se trouve au milieu de gens qui parlent la sienne. Il en résulte un sentiment de délectation dont on n'est pas maître, lors même que le peuple chez lequel on arrive est moins estimable que celui que l'on vient de quitter»⁹¹.

Comment expliquer un tel jugement sur la France et le peuple français de ces deux ecclésiastiques ? Serait-ce une question de classe ? Il est vrai que l'un et l'autre sont méprisants à l'endroit du petit peuple rencontré et qu'ils semblent mieux à leur aise avec les évêques, les supérieurs des sulpiciens et des prêtres des Missions étrangères ainsi qu'avec les nobles et autres personnages de haut rang. Il y a peut-être un peu de ce sentiment de classe. Mais ils paraissent également tous deux convaincus, dès leur arrivée en Angleterre, de la supériorité du peuple anglais sur le peuple français. Le reste de leur discours est axé autour de la Révolution et de ses abominations. C'est là qu'il faut chercher le fond de leur vision de la France, vision au sens propre, puisqu'ils y sont venus et y ont séjourné. Or, Plessis et Lartigue ont été traumatisés par la révolution française et ils ont été des contre-révolutionnaires exemplaires, par conviction autant que par loyauté à la Grande-Bretagne, comme nous l'avons déjà démontré⁹². Le grand événement les a marqués profondément et ils ne se sont jamais remis de la Révolution régicide, persécutrice et satanique. Ils avaient combattu avec acharnement la Révolution par leurs sermons, leurs mandements, leurs lettres pastorales et leurs exhortations, participant activement à la guerre psychologique menée de main de maître par les Anglais de 1793 à 1815. Et

90. *Ibid.*, p. 123.

91. J.-O. Plessis, *Journal d'un voyage en Europe*, p. 68.

92. C. Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne*, p. 225-340.

c'est alors que le passage du Canada à la Grande-Bretagne leur était apparu comme un décret de Dieu: ce fut la naissance du mythe de la Conquête providentielle. Il n'est pas étonnant que leur vision de l'ancienne mère patrie ait été ambiguë dès leur arrivée en Europe, et durant leur séjour, qui a créé chez les Canadiens une autre conception du pays des ancêtres, une France en partie double, aux frontières du mythe et de la réalité⁹³, celle d'une France monarchique et catholique, la bonne, l'ancienne, et celle de la France révolutionnaire, républicaine et antireligieuse, la nouvelle et la mauvaise. Les grands événements politiques, religieux et culturels des XIX^e et XX^e siècles conforteront cette dualité des représentations québécoises sur la France.

Cette façon de voir des chefs religieux a d'ailleurs été transmise dans toutes les classes de la société. Le journal de M. Lartigue n'a jamais été publié ni souvent cité, mais celui de Mgr Plessis n'a pas attendu sa publication pour être connu du clergé et des milieux de formation des jeunes. L'évêque de Québec est mort en 1825 et c'est au cours des années 1830 qu'on trouve des copies manuscrites de son *Journal* en tout ou en partie. Nous en avons repéré des copies dans les séminaires de Québec, Nicolet, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe et Sainte-Anne-de-la-Pocatière, de même qu'à l'archevêché de Montréal et aux Archives nationales de Québec⁹⁴. Le *Journal* de Mgr Plessis était lu au réfectoire des prêtres du séminaire de Québec durant les années 1830⁹⁵. Les deux autres évêques dont les notes de voyage manuscrites nous ont été communiquées donneront d'autres exemples de cette représentation des deux Frances.

Mgr Bourget, évêque de Montréal en 1840, s'empresse aussitôt qu'il le peut d'aller en Europe pour les affaires du

93. C. Galarneau, «Une France en partie double aux frontières du mythe et de la réalité», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 55, no 2 (avril-juin 1985), p. 53-62.

94. ANQ, AP-P-15-1.

95. *Journal de voyage en Europe de Mgr J.-O. Plessis*, p. 418.

diocèse. Il part de New York en mai 1841, directement pour la France, sans passer d'abord par Londres avant d'aller à Rome, comme la coutume le voulait depuis 1819. Son voyage en France avait pour but de recruter des prêtres, des communautés de pères, de frères et de religieuses pour l'éducation de la jeunesse, le soin des malades et la prédication des retraites paroissiales. Débarqué au Havre, il remonte la Seine en *steam-boat*. En passant à Rouen, il déplore que les églises soient vides sur semaine et que «le temps, les hérétiques et les impies du dernier siècle aient fait sentir leurs ravages à ces superbes monuments»⁹⁶. À Paris, il constate qu'il n'y a plus de presbytères depuis 1791 et que les curés sont dispersés. Quant au reste, Mgr Bourget parle essentiellement de ses visites aux évêques et aux supérieurs des communautés qu'il a rencontrés. Son récit de voyage, très succinct, est fait sous forme de lettres écrites à l'administrateur du diocèse en son absence, le grand vicaire Antoine Manseau. Sans compter que son voyage a duré en tout quatre mois et demi. C'est déjà l'ère du bateau à vapeur et du chemin de fer. À son second voyage en 1846-1847, il suivra le même parcours, passant par Londres au retour, comme il l'avait fait au premier voyage⁹⁷.

Mgr Jean-Charles Prince, coadjuteur de l'évêque de Montréal depuis 1845, s'embarque à son tour à New York le 18 octobre 1851 pour Rome, via la France. Arrivé en vue du Havre le 1^{er} novembre, Mgr Prince s'exclame: «Te voilà donc, Ô France! Terre généreuse de nos pères; tes fils ont défriché nos forêts, tes missionnaires éclairé les consciences et les Pontifes sanctifié nos plages. Devant toi, le Sauvage fuyait, on tombait à genoux, adorait son Créateur. Tu lui portais l'Évangile et la foi. Salut, Ô France!»⁹⁸. Il enchaîne aussitôt: «Mais

96. AAM, «Relation du voyage de l'Evêque de Montréal en Europe», in *Registre Mgr Larigue* 10 décembre 1837 à 19 octobre 1841, t. 9, p. 307.

97. AAM, «Journal de voyage de l'Evêque de Montréal en Europe, à partir du 29 septembre 1846 au 4 décembre même année», p. 1-54. A l'hiver et au printemps 1847, Mgr Bourget est à Rome. Le *Journal* s'arrête au 4 décembre et reprend le 17 mars.

98. ASSH, J.-C. Prince, «Voyage du Canada à Rome», t. I, 1851-1852, 1^{er} novembre.

sous quelle triste influence nous la voyons aujourd'hui, en proie au Socialisme, à toutes les mauvaises passions», en proie aux insurrections, à un prince, Louis-Napoléon, qui «veut régner par la semi-démocratie et l'absolutisme clandestin. Voilà où en est la France au premier de novembre 1851. Que tous les saints prient pour cet infortuné pays»⁹⁹. Et le même jour, l'évêque coadjuteur débarque au Havre et tout semble lui dire qu'il est en pays de connaissance. Le langage, les visages, «tout nous reporte au cher Canada. Oh! oui, nous sommes bien originaires de la France!...»¹⁰⁰.

Le 4 novembre, il arrive à Paris, «cette immense capitale (nous allions dire du monde civilisé, si ce n'était pas celle du monde *révolutionnaire*) à Paris enfin»¹⁰¹. Il s'extasie sur la ville, qui est probablement la mieux éclairée de l'univers, mais qui, aux yeux des chrétiens, est «peut-être une autre Babylone dans ses festins du soir,... une ville de plaisirs, ensuite un parquet d'affaires, de caquets et de littérature, enfin un bazar de bijouterie et de filouterie aussi bien organisé qu'ailleurs»¹⁰². Durant ses dix jours passés à Paris, il visite le Panthéon et de nombreuses églises, dont la Chapelle des Carmes, que lui fait visiter le célèbre Lacordaire, «cet élégant et édifiant Dominicain». À la chapelle, il voit les traces de sang laissées lors des massacres de septembre 92 et la porte par où passaient «ces innocentes victimes de la terreur révolutionnaire et impie (...). Que Dieu nous délivre à jamais des époques révolutionnaires»¹⁰³. Et malgré tout, son jugement est positif. Le bien l'emporte sur le mal, le catholicisme domine toujours tandis que le protestantisme se noie. «En laissant Paris, on emporte nécessairement en soi-même un souvenir profond de splendeur, d'urbanité, d'*atticisme* qui plaît, attache et instruit...»¹⁰⁴.

99. *Ibid.*

100. *Ibid.*

101. *Ibid.*, le 4 novembre.

102. *Ibid.*

103. *Ibid.*

104. *Ibid.*, 14 novembre.

L'abbé Isaac Lesieur Désaulniers, professeur au collège de Saint-Hyacinthe, accompagne en 1851 le jeune Roderich Masson élève du collège et fils de riche, dans un voyage de près de deux ans en Europe, qui les conduit en Grèce, à Constantinople, à Jaffa, en Italie, en France, en Allemagne, en Suisse et en Angleterre. Les dépenses s'élèveront au total à 22638 francs et 11 sols. S'il y a beaucoup de détails sur les lieux visités, on ne trouve pas de jugements dans le récit¹⁰⁵. Il en avait été de même lors du voyage du jeune William Darley Woolsey en 1822-1823, qui a laissé un récit de son tour d'Europe, qui n'est qu'une simple description des lieux et monuments¹⁰⁶. Il y a néanmoins une appréciation à signaler. Le 3 février 1823, Woolsey débarque à Grandville et note aussitôt que c'est une ville mal bâtie, malpropre, où l'on trouve un échantillon des mœurs des jeunes français qui «se piquaient tous d'une incrédulité parfaite»¹⁰⁷. Ce jeune Irlandais catholique, fils d'un marchand de Québec, venait de terminer ses études classiques au petit séminaire. Sa famille l'avait envoyé faire son tour d'Europe avant qu'il n'entre au grand séminaire, où il mourra deux ans après son retour d'une pleurésie¹⁰⁸.

En 1843, le libraire Édouard-Raymond Fabre entreprend un second voyage en France, vingt ans après le premier, et cette fois avec son fils Édouard-Charles, futur archevêque de Montréal, qui séjourna trois ans à Paris pour y faire ses classes de philosophie chez les sulpiciens. L'ancien élève du collège de Saint-Hyacinthe a connu trois belles années, partageant son temps entre l'étude, les visites chez sa tante madame Julie Bossange et de nombreuses rencontres avec des Canadiens de

105. ASSH, «Voyage de M. I. Désaulniers en Europe 1852-53», cinq cahiers ms, 744 p. numérotées et 79 p. non numérotées.

106. APC, MG 24 D1, file 4, «Mémoires du tour de Darley Woolsey écuyer en Ecosse, Angleterre, Irlande, France, Suisse et Italie en 1822 et 1823», 116 p.: copié sur les tablettes de M. Woolsey en décembre 1836.

107. *Ibid.*, p. 21.

108. Jean Trudel, *William Berczy. La famille Woolsey, The Woolsey Family*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1976, p. 6.

passage ou des Parisiens. Il a laissé un *Cahier de notes*, qui couvre la période de mars 1843 à octobre 1844¹⁰⁹. Le fils de famille prend alors des leçons d'armes, visite Louis-Joseph Papineau, accompagne à Saint-Cloud messire Joseph-Sabin Raymond, de Saint-Hyacinthe, passe les mois de mai et juin 1843 avec Lactance Papineau, voit en 1844 les Montréalais Masson, Sauvageau, Peltier et Mondelet. Au mois d'août, il va s'entretenir avec M. Gratry au Collège Stanislas, veille chez Alexandre Vattemare avec quelques prêtres canadiens, joue au whist avec la cousine de Mme Vattemare et fréquente le fils Alfred, qui rentrera bientôt au séminaire.

Après ce premier groupe de Canadiens qui ont séjourné ou vécu plus longtemps en France, on va connaître un autre genre de voyageurs, qui s'écartent du profil déjà retracé et d'abord François-Xavier Garneau. Né en 1809 dans une famille de modeste condition, Garneau suit d'abord les classes du «bonhomme Parent», au faubourg Saint-Jean, avant de passer à l'école de la Société d'éducation en 1821, créée par des notables de Québec, clercs et laïcs, dont le président-fondateur est Joseph-François Perrault. C'est une école d'enseignement mutuel où Garneau devient vite moniteur. En 1823, faute de pouvoir entrer au Séminaire, il est engagé par J.-F. Perrault, protonotaire et greffier de la Cour du banc du roi, franc-maçon et philanthrope. Perrault donne en soirée à Garneau et à ses autres clercs des leçons d'anglais, de latin et d'histoire et leur ouvre sa bibliothèque. Après deux ans de ce régime de travail et d'étude, Garneau entre comme clerc au bureau du notaire A. Campbell. Tout en apprenant le droit et les secrets de la profession notariale, Garneau poursuit ses études d'autodidacte dans la bibliothèque du notaire, en latin, en anglais et en italien. En 1828, un voyageur anglais l'amène à New York comme compagnon de voyage. Reçu notaire après ses cinq années obligatoires de cléricature, il travaille une autre

109. AAM, RCD 29, «Cahiers de notes. Etudes à Paris (mars 1843-octobre 1844) jusqu'à son entrée au séminaire d'Issy (octobre 44)»; non paginé.

année chez Me Campbell, avant de partir pour l'Europe en juin 1831. Il passe vite à Londres pour se rendre à Paris, où il veut arriver pendant les célébrations des Trois Glorieuses. Il s'y trouve le 29 juillet. Ce premier séjour dure une quinzaine de jours et il reviendra à Paris passer trois semaines l'année suivante¹¹⁰. Le récit de son voyage ne parut qu'en 1854-1855, d'abord en feuilleton dans le *Journal de Québec*, ensuite en livre chez Augustin Côté¹¹¹, éditeur du *Journal*.

Garneau rappelle d'abord que les premiers souvenirs de son enfance à Saint-Augustin se greffent autour des guerres, celle de la Conquête et celle de 1812, dont son grand-père lui racontait les épisodes, surtout celui du combat naval entre l'*Atalante* et plusieurs vaisseaux anglais en 1759. Époque que son grand-père et ses grands-oncles avaient vécue. Garneau croit que son désir d'aller en France date de ce récit des événements de la guerre de Sept ans. Comme tous les Canadiens, il porte la blessure jamais cicatrisée de la Conquête anglaise et de la cession du Canada par la France. Ce qui a causé «l'abandon du Canada», c'est qu'il a été laissé à ses propres forces durant la guerre de Sept ans¹¹². Les demandes de secours des Canadiens n'ont pu être entendues à Versailles à cause du désordre des finances royales, du changement continu des administrateurs, l'incapacité de la France à faire payer l'impôt à la noblesse et au clergé, bref «par l'absence de patriotisme dans les classes les plus élevées de la société (...), noblesse sensuelle et dégénérée qui ne voulait rien faire pour le salut commun»¹¹³. Garneau fait remonter les faiblesses de la France colonisatrice jusqu'aux constructions de Versailles, «palais où la gloire peut aussi proclamer son néant (...). Si

110. Voir Pierre Savard et Paul Wyczynski, «Garneau, François-Xavier», DBC, t. IX, 1861-1870, p. 327-336.

111. *Le Journal de Québec*, du 18 novembre 1854 au 29 mai 1855. Chez A. Côté, il parut sous le titre *Voyage en Angleterre et en France, dans les années 1831, 1832 et 1833*, Québec, 1855, 252 p.

112. *Voyage en Angleterre*, p. 95.

113. *Ibid.*, p. 230-231.

Louis XIV eut dépensé seulement la moitié des sommes qu'il mit sur cet édifice, pour coloniser la Nouvelle-France, la moitié de l'Amérique du Nord appartiendrait et serait assurée à jamais à la race française»¹¹⁴.

De la Révolution, il est d'accord avec celle de 1789-1792, qui a donné à la France, l'égalité, la liberté, la fraternité et les institutions parlementaires. Il aime la grande fête de la Confédération nationale du 14 juillet au Champ de Mars où «40, 000 confédérés firent entendre leurs chants de liberté et défièrent les rois de l'Europe conjurés pour leur destruction»¹¹⁵. Mais comme tous ses prédécesseurs et ses successeurs, Garneau n'accepte pas la Terreur et ne peut croire qu'il se soit commis tant «d'horreurs» à certains moments¹¹⁶. Napoléon est pour lui celui qui a relevé la royauté, à qui la France doit de grands travaux, mais qui a commis l'erreur de s'enfoncer en Russie au lieu d'établir une Pologne solide. Garneau va d'ailleurs dès son premier séjour à Paris au théâtre de la Porte Saint-Martin, qui présente une pièce sur Napoléon et se rend à l'Hôtel des Invalides, guidé par un soldat de la Grande Armée¹¹⁷. Quant à la Restauration, sa faiblesse vient de ce qu'elle a été amenée par les armées étrangères et qu'elle a soulevé les masses par ses lois rétrogrades sur la presse et la loi électorale. La Charte de 1830 est une copie de la constitution anglaise¹¹⁸. Malgré tout et si l'on compare la France et les États-Unis, la première n'est pas encore un pays foncièrement de liberté. Trop de mouvements, d'idées et d'habitudes contraires se choquent encore. La France est au surplus une nation militaire avec un demi million d'hommes sous les armes, la royauté est mal assurée et la liberté aussi¹¹⁹. Analysant le budget de la France,

114. *Ibid.*, p. 152.

115. *Ibid.*, p. 146.

116. *Ibid.*, p. 104.

117. *Ibid.*, p. 109-110, 134, 178, 198.

118. *Ibid.*, p. 107, 114.

119. *Ibid.*, p. 107-109.

Garneau se demande même quel sera le résultat pour l'avenir des nations entre une France qui dépense des centaines de millions pour la guerre et les États-Unis, qui n'en dépensent pas¹²⁰. En somme, ce jeune Canadien de vingt-deux ans, arrivé à Paris à 18 heures le 29 juillet, avait assisté du balcon de son hôtel du Quai Voltaire au défilé et au feu d'artifice, passant une partie de la nuit au milieu de ces enchantements, s'éveillant le lendemain «comme après un rêve de choses merveilleuses»¹²¹. Rêve qu'il caressait depuis son enfance, mais qui ne l'empêchait pas de montrer quelques bonnes qualités d'analyste politique. Il convient cependant de rappeler qu'il n'a publié son récit de voyage qu'en 1854, à partir de ses notes de 1831-1832. Ses réflexions sur le budget de la France et sa comparaison avec les États-Unis seraient plutôt le produit de son expérience ultérieure¹²².

Le premier homme politique qui se rendit en France après la rébellion armée de l'automne 1837 fut L.-H. La Fontaine. Il était allé à Londres pour tenter d'expliquer les problèmes du Bas-Canada. Ayant appris qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui¹²³, il passa en France à la fin de février où il séjourna jusqu'au 29 avril avant de s'embarquer au Havre à bord du *Poland* pour New York. À son arrivée à Calais, le 24 février, les douaniers lui avaient confisqué son passeport sans lui donner d'explications. L'administration française avait certainement été informée par Londres de ce que représentait La Fontaine, député patriote du Bas-Canada en révolte armée. Il ne fut pas autrement inquiété, mais ne put reprendre possession de son passeport qu'après de nombreuses démarches à Paris¹²⁴. Il y déploya une très grande activité, partageant son temps

120. *Ibid.*, p. 159-160.

121. *Ibid.*, p. 98-99.

122. F.-X. Garneau, *Voyage en Angleterre et en France*, texte présenté par Paul Wyczynski, Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, 1968, p. 65.

123. Mason Wade, *Les Canadiens français*, t. I, p. 199.

124. ASQ, ms 229, L.-H. Lafontaine, «Récit de son voyage en Europe, du 23 décembre 1837 au 5 juin 1838».

entre des rencontres avec des Canadiens et des Français, des soirées au théâtre et à l'opéra, des visites aux musées et aux monuments ainsi que des séances à la Chambre des Pairs et des Députés. Il ne manque pas de fréquenter les bons libraires parisiens, Bossange, Gaume et Videcoq, chez qui il achète beaucoup de livres.

Il a ainsi rendu visite à M. Thiers le 1^{er} mars, sans qu'on sache la teneur des propos qu'ils ont échangés¹²⁵. Dès son arrivée à Londres, il avait rencontré Armand Marrast, ex-éditeur du *National* en exil¹²⁶. À Paris, il a un entretien avec Elias Regnault du *Journal du Peuple*, à peine moins critique que Marrast¹²⁷ envers le gouvernement. Il est reçu plusieurs fois à dîner chez M. F. Lavalard, dont l'épouse était une Berthelot, parents de Mme La Fontaine, née Adèle Berthelot¹²⁸, fille d'Amable. On le voit aussi souvent chez les Bossange¹²⁹. La rencontre la plus insolite qu'il ait rapportée eut lieu lors d'un dîner avec J.T. Leader, réformiste anglais, chez l'ancien conventionnel régicide Antoine Thibeaudeau, où se trouvaient également le député d'extrême gauche Michel, de Bourges, M. Garo, mexicain proscrit et M. David «artiste distingué»¹³⁰. La Fontaine ne nous explique pas davantage les circonstances de ce dîner. Au reste, le chef du parti patriote n'a pas oublié les problèmes du Bas-Canada. Il en parle quelquefois dans ses notes de voyage et il a une entrevue le 18 avril avec Lord Brougham, en route pour la Provence¹³¹. Il ne néglige pas de voir les Canadiens qui se trouvent en même temps que lui dans la capitale française, tels que Mmes Lavalard et Bossange, l'avocat Alfred Pinsonnault et son frère Adolphe, clerc sulpi-

125. *Ibid.*, p. 77.

126. *Ibid.*, p. 59. Marrast s'était évadé de Sainte-Pélagie et s'était réfugié en Angleterre. *Le National et la Réforme* incarnait l'idée républicaine.

127. *Ibid.*, p. 79, 137-138.

128. *Ibid.*, p. 76, 77, 82, 85, 86, 88, 107, 114, 137-138.

129. *Ibid.*, p. 84, 86, 88, 107, 151, 171.

130. *Ibid.*, p. 173.

131. *Ibid.*, p. 170.

rien, le libraire Vasseur et le jeune McKay, tous de Montréal¹³².

Comme Garneau, La Fontaine va au théâtre aussi souvent qu'il le peut, que ce soit au Théâtre des Variétés et du Palais Royal, à l'Odéon ou au Français, où il peut admirer la perfection du jeu de Mlle Mars dans les *Fausse confidences*, et il ne manque pas les spectacles de l'Opéra et de l'Opéra comique. S'il ne parle pas de la Révolution, il fait une visite au tombeau de Louis XVI, monte au sommet de la Colonne Vendôme et va au Père Lachaise voir le tombeau du Maréchal Ney. Il signale qu'il a vu Soult à la Chambre des Pairs et le fils de Savary au Théâtre des Variétés¹³³. On sait que La Fontaine avait une forte ressemblance avec Napoléon, comme le tableau de Théophile Hamel nous le montre¹³⁴. Pourtant, il ne mentionne pas l'incident qu'il aurait causé lors de sa visite aux Invalides. Un vétéran des guerres de Napoléon avait cru à une apparition de l'Empereur en voyant arriver La Fontaine, créant un moment d'excitation parmi les pensionnaires de l'Hôtel. Par contre, il achète la *Némésis* de Barthélemy et les chansons de Barthélemy et Méry, les plus ardents promoteurs de la légende napoléonienne avec Béranger et Hugo¹³⁵. On peut ainsi constater que La Fontaine, sans oublier ses préoccupations politiques, a profité à plein de ses trois mois à Paris pour se reposer des années terribles qu'il avait vécues depuis son élection à la Chambre d'Assemblée en 1830.

Le voyage en Europe, le retour aux sources, le pèlerinage dans la mère patrie a donc repris en 1815, après un quart de siècle d'arrêt causé par les guerres de la Révolution et de l'Empire. Ces années lourdes d'événements avaient été si

132. *Ibid.*, p. 85, 133, 147, 159, 179.

133. *Ibid.*, p. 78, 79, 82, 107.

134. Voir Raymond Vézina, *Théophile Hamel, peintre national (1817-1870)*, t. I, Montréal, Éditions Élizée, 1975, p. 115 et 210.

135. Lafontaine, *op.cit.*, p. 77 et 122. Voir Jules Garsou, *Les créateurs de la légende napoléonienne, Barthélemy et Méry*, Bruxelles, Hayez, 1899, p. 25.

traumatisantes pour les Canadiens, anciens sujets français, qu'un lien s'était déchiré entre la France et le Québec. Autrement dit, les Canadiens ont rompu une partie de leurs attaches avec une certaine France, celle qui avait elle-même détruit l'autorité suprême de la nation par l'abolition de la royauté et l'exécution du roi. Mais les autres rapports avec la France ont repris aussitôt que l'ordre fut revenu et les Bourbons restaurés. En somme, le principe politique ne pouvait pas empêcher les Canadiens de demander à la France tout ce dont ils avaient besoin sur les plans religieux, intellectuel et culturel.

C'est ainsi que les ecclésiastiques sont vite allés en France pour y chercher les communautés religieuses qui tiendraient le triple rôle que l'Église avait assuré depuis le Ve siècle en Europe, le secours spirituel, l'éducation et l'assistance publique. Les étudiants en médecine, de beaucoup les plus nombreux, auraient pu aller aux États-Unis ou en Écosse, comme quelques-uns l'avaient déjà fait entre 1800 et 1815. Mais la grande réputation de la Faculté de Paris et le désir irrésistible de se rendre au pays des ancêtres ont poussé les étudiants vers la France. Désir que les gens aisés et les exilés politiques ont également réalisé, tout comme les intellectuels qui avaient déjà pris au collège le goût de l'histoire, de la littérature et des idées véhiculées par les grands écrivains français. Ces Canadiens redécouvrirent l'ancienne mère patrie dont ils avaient entendu parler par leurs grands-pères, qu'ils avaient suivie dans ses bouleversements et qu'ils retrouvaient enfin avec affection, non sans parfois quelque réticence sur ses égarements révolutionnaires.

A handwritten signature in dark ink, reading "Claude Galarneau". The script is cursive and elegant, with a large, sweeping 'C' at the beginning and a long, horizontal stroke extending to the right.

*Les Canadiens en France (1815-1855)**Ecclésiastiques*

		<i>Lieu d'origine</i>	<i>Années</i>
Roux, J.-H.-A.	p.s.s.	Montréal	1815
Richards, J.	p.s.s.	Montréal	1815
Thavenet, J.-B.	p.s.s.	Montréal	1815
Germain, Charles	p.s.	Québec	1815-1828
Doucet, André	p.s.	Québec	1815-1817
Besserer, G.-H.	p.s.	Québec	1815
Ecclésiastique canadien	p.s.		1816
Lartigue, J.-J.	p.s.s.	Montréal	1819-1820
Plessis, Mgr J.-O.	évêque	Québec	1819-1820
Turgeon, P.-F.	p.s.	Québec	1819-1820
Sulpiciens (6)	p.s.s.	Montréal	1824
Phelan, Patrick	p.s.s.	Montréal	1826
Tabeau, P.	p.s.s.	Montréal	1829
Maguire, Thomas	p.s.	Québec	1829-1830
Maguire, Thomas	p.s.	Québec	1833-1834
Provencher, Mgr J.-N.	évêque	Saint-Boniface	1835
Dumoulin, S.-N.	p.s.		1835
Lebourdais, Jacques	p.s.	Louiseville	1835
Pinsonnault, Pierre-A.	p.s.s.	Montréal	1835-1841
Holmes, Jean	p.s.	Québec	1836-1837
Fitzpatrick			1840
Bourget, Mgr Ignace	évêque	Montréal	1841
Power, Michael	p.s.	Montréal	1841
Paré, Joseph-Octave	p.s.	Montréal	1841
Kelly, J.-B.	p.s.	Sorel	1842-1843
Raymond, J.-S.	p.s.	Saint-Hyacinthe	1842-1843
Hudon, Hyacinthe	p.s.	Montréal	1843-1844
Dumoulin, S.-N.	p.s.	Yamachiche	1843-1844
Toupin			1843
Leduc, F.-X.	p.s.	Batiscan	1843

Provencher, Mgr J.-N.	évêque	Saint-Boniface	1844
Gingras, Léon	p.s.	Québec	1844
Amiot, L.-N.	p.s.	Napierville	1845
Pinsonnault, Pierre-A.	p.s.s.	Montréal	1846
Léonard, J.-C.	o.m.i.	Montréal	1846
Bourget, Mgr Ignace	évêque	Montréal	1846
Ménard, A.-P.	p.s.	Montréal	1846
Trudeau, A.-J.-O.	o.m.i.	Montréal	1846
Baile, J.-A.	p.s.s.	Montréal	1846
Rouisse, Toussaint	p.s.	Saint-Valentin	1846
Fiset, P.-E.	p.s.	Montréal	1846-1878
Sax, P.-T.	p.s.	Québec	1850-1851
Demers, Mgr Modeste	évêque	Victoria	1850
Baillargeon, Mgr C.-F.	évêque-coad.	Québec	1851
Durocher, Eusèbe	o.m.i.	Montréal	1851
Durocher, Flavien	o.m.i.	Montréal	1851
Prince, Mgr J.-C.	évêque	Montréal	1851
Désautels, Jos.	p.s.	Rigaud	1851
Taché, Mgr A.-A.	évêque	Saint-Boniface	1851
Casault, L.-J.	p.s.	Québec	1852
Hamel, T.-E.	séminariste	Québec	1852
Désaulniers, I.-S.	p.s.	Saint-Hyacinthe	1852
Lussier		Montréal	1853
Beaubien		Montréal	1853
Martineau, F.	p.s.s.	Montréal	1853
Gingras, Léon	p.s.	Québec	1854
Blanchet, Mgr A.-F.-N.	évêque	Oregon	1854
Taschereau, E.-A.	p.s.	Québec	1854
Caron, C.-O.	p.s.	Nicolet	1855
Bourget, Mgr Ignace	évêque	Montréal	1855

Étudiants

	<i>Lieu d'origine</i>	<i>Études</i>	<i>Années</i>
Fortier, François	Québec	médecine	1815
Beaubien, Pierre	Montréal	médecine	1816-1827
Dorion, Jacques	Québec	médecine	1816-1822
Bédard, Thomas	Québec	médecine	1817-1818
Blanchet, Jean	Québec	médecine	1818-1820
Parent, Joseph	Québec	médecine	1818
Mercier, Augustin	Québec	médecine	1818
Trestler, J.-B.	Montréal	médecine	1819-1820
Séguin, Frs-Jacques	Montréal	médecine	1819-1820
Tourangeau	Québec	médecine	1819
Gillis		classiques	1819
Maguire, C.-B.	Montréal	médecine	1819
Pelletier, Hector		médecine	1819
Kimber, Thimothée	Trois-Rivières	médecine	1819-1820
Girou, Pierre		médecine	1819-1820
Têtu, Ludger		médecine	1819
Hingstone		médecine	1819
Verge		médecine	1819
Larue, Hubert	Québec	médecine	1819
Catellier		médecine	1819
Simard		médecine	1819
Gosselin, Barnabé	Montréal	médecine	1819-1820
Lyonnais, J.-F.	Québec	médecine	1822-1824
Bardy, Etienne-Martial	Québec	médecine	1819-1820
Parent, Etienne-Edouard	Québec	médecine	1822
Fleury d'Eschambault, Guillaume		médecine	1824
Vallée, Guillaume	Montréal	médecine	1824-1826
Plamondon, Antoine	Québec	beaux-arts	1826-1830
Plamondon, Ignace	Québec	beaux-arts	1826-1835
McLaughlin	Québec	médecine	1827

Doucet, Frs-Olivier	Trois-Rivières	médecine	1827
Pinsonnault, Pierre-A.	Montréal	philo-théol.	1835-1841
Taschereau, J.-T.	Québec	droit	1837
Landry, Elzéar	Bécancour	médecine	1837
Papineau, Lactance	Montréal	médecine	1839-1844
Tourangeau, P.-G.	Québec	médecine	1840
Vallée, Benjamin-Olivier	Montréal	médecine	1841
Painchaud, Joseph-Louis	Québec	médecine	1841-1846
De Boucherville, Charles	Montréal	médecine	1843
Dubois, P.C.A.		médecine	1843
Hamel, Théophile	Québec	beaux-arts	1843-1846
Fabre, Edouard-Charles	Montréal	philo-théol.	1843-1846
Boyer, Louis	Montréal	médecine	1843
Peltier, Hector	Montréal	médecine	1843
Falardeau, Ant.-Sébastien	Québec	beaux-arts	1846
Fiset, Edouard	Québec	médecine	1848
Maguire, Annibal	Montréal	médecine	1848
Tavernier, J.	Montréal	médecine	1850
Blanchet, Joseph-Goderich	Québec	médecine	1850
Bourassa, Napoléon	Montréal	beaux-arts	1852-1858
Perrault	Québec	médecine	1852
Lenoir, Luc-Hughes-Rolland	Montréal	théologie	1853
Ouellet, J.-Omer	St-Hyacinthe	théologie	1853-1856
Gauvreau		médecine	
Landry, J.-E.	Québec	médecine	1853
Beaudet, Louis	Québec	lettres	1853-1858
Légaré, Cyrille	Québec	lettres	1853-1857
Marmet, Alphonse-Paul	Québec	lettres	1853-1854
Hardy, J.-E.	Québec	médecine	1854
Hamel, Thomas-Etienne	Québec	sciences	1854-1858
Larue, F.-Hubert	Québec	médecine	1854

Faribault, Louis-Joseph-Edouard-Adolphe	Montréal	médecine	1855
Perrault, Joseph-Xavier	Québec	agriculture	1855

Hommes d'affaires

	<i>Lieu d'origine</i>	<i>Profession</i>	<i>Années</i>
Reiffenstein, John			
Christopher	Québec	libraire-encanteur	1814
Reiffenstein, J.C.	Québec	libraire-encanteur	1815
Germain, Augustin	Québec	libraire	1815
Neilson, John	Québec	imprimeur-libraire	1816
Reiffenstein, J.C.	Québec	libraire-encanteur	1817
Reiffenstein, J.C.	Québec	libraire-encanteur	1821
Séguin			1822
Fabre, Edouard-Raymond	Montréal	libraire	1822
Reiffenstein, J.C.	Québec	libraire-encanteur	1823
Germain, Augustin	Québec	libraire	1826
Masson, Edouard	Montréal		1832
Anderson, W.H.		marchand	1832
Laroque		marchand	1832
Parent, J.-F.		marchand	1832
Rodier			1832
Delagrave, Louis	Montréal		1832
Bernard		marchand	1832
Reiffenstein, J.C.	Québec	libraire-encanteur	1833
Larocque, Joseph	Montréal	marchand	1837
Vasseur, Henri	Montréal	marchand-libraire	1838
Donegani, Guillaume	Montréal	marchand	1838
Leprohon, Edouard	Montréal	libraire	1842
Pelletier (Peltier), Louis	Montréal	imprimeur	1843
Hamel	Québec	négociant	1843
Masson, Edouard	Montréal		1844
Lévesque	Montréal	marchand	1844

Beaudry			1844
Roy, Charles			1844
Prévost, Amable			1844
Dorion			1844
Têtu			1844
Masson, Edouard	Montréal		1844
Masson, Mlle	Montréal		1844
Haldiman	Montréal		1844
Kimber, M.	Montréal		1844
Kimber, Mme	Montréal		1844
Amiot			1844
Delagrave, Louis		marchand	1845
Delagrave, Mme			1845
Sabourin	Saint-Hyacinthe	tailleur	1845
Lévesque	Montréal	marchand	1846
Gaultier, Edouard	St-Hyacinthe	apprenti-tailleur	1846
Lévesque	Montréal	marchand	1848
Gravel, Adolphe	Montréal	libraire	1848
Bilodeau, Louis	Québec	marchand	1850
Molson	Montréal		1850
Easton	Montréal		1850
Roy, E.			1851
Désautels			1851
Fréchette, H.	Chambly	bourgeois	1851
Fréchette, E.R.	Québec	imprimeur-libraire	1851
Crémazie, Octave	Québec	libraire	1851
Crémazie, Joseph	Québec	libraire	1852
Leclerc, Pierre-Edouard	St-Hyacinthe	homme d'affaires	1852
Plamondon	Montréal	commerçant	1852
Crémazie, Octave	Québec	libraire	1853
Bruyère, J.-B.	Montréal		1853
Hamel, Charles	Québec		1853
Hardy			1853
Fauteux, L.-O.			1853

Hamilton, D.W.			1853
Crémazie, Octave	Québec	libraire	1854
Hamel, Abraham	Québec	marchand	1854
Hardy, T.H.	Québec	libraire	1854
Dorion	Québec		1854
Latulippe	Québec		1854
Martel, J.-B.			1854
Brousseau, J.-T.	Québec	imprimeur-libraire	1855

Intellectuels et autres

	<i>Lieu d'origine</i>	<i>Profession</i>	<i>Années</i>
Larocque de Roquebrune, Charles	Montréal	noble	1816
Dubord			1816
Duret			1816
Neilson, Samuel	Québec	fil de famille	1816
Cazeau, François	Québec	domestique	1819-1820
Berthelot, Amable	Québec	avocat	1820-1825
Baby, Antoine-Dupéron	Québec	noble	1821
Woolsey, W.D.	Québec	fil de famille	1822-1823
Chef iroquois			1824
Gugy, Thomas-Jean	Trois-Rivières	avocat	1825
Perras	Montréal		1827
Deguire			1827
Panet, Philippe	Québec	avocat	1827
Joly de Lotbinière, Mme		noble	1829
Berthelot, Amable	Québec	avocat	1831
Garneau, F.-X.	Québec		1831
Bédard, Isidore	Québec	député	1831
Amyot	Québec		1831
Bingham de Lotbinière, Mme	Rigaud	noble	1835
Fortier, J.-O.	Québec	fil de famille	1836
Ross, David	Québec	fil de famille	1836

Taschereau, E.-A.	Québec	fil de famille	1836
Larocque, Joseph	Montréal	noble	1837-1851
Boucherville, Georges		aventurier	1837
McKay	Montréal	commis	1838
Pinsonnault, Alfred	Montréal	avocat	1838
Lamothe, Jules	Montréal		1839
Amiot, Narcisse			1841
Desrivières, Rodolphe	Montréal	noble	1842
Baron, Mme			1843
Sauvageau			1844
Mondelet, Arthur	Montréal		1844
Berthelot, J.-A.	Montréal		1845
Toupin, Louis		aventurier	1845
Pinsonnault, Alfred	Montréal	avocat	1846
Pinsonnault, Mme	Montréal		1846
Lamothe, Guillaume	Montréal	aventurier	1846-1851
Bellefeuille, Charles	Montréal	aventurier	1852-1860
Barillier, Louis	Montréal		1852
Badeaux, P.-B.			1852
Taché, Louis		avocat	1853
Masson, Rodrigue	Montréal	fil de famille	1853-1854
Morin, P.-L.	Montréal	hydrographe	1853-1854
Barthe, Joseph-Guillaume	Montréal	journaliste	1853-1855
Taschereau, Adolphe	Québec		1854
Baby, M.-W.	Québec		1855
Ricard	Montréal	avocat	1855
Ricard, Madame	Montréal		1855

Hommes politiques et exilés en France (1815-1855)

	<i>Lieu d'origine</i>	<i>Qualité</i>	<i>Années</i>
Papineau, Louis-Joseph	Montréal	député	1822
Viger, Denis-Benjamin	Montréal	député	1828
Viger, Denis-Benjamin	Montréal	député	1832

Lafontaine, Louis-Hippolyte	Montréal	député	1838
Lévesque, Guillaume	Montréal	exilé	1838-1841
De Léry		exilé	1839
Gauvin, Dr H.-A.		exilé	1839
Dessaulles, Louis-Antoine		exilé	1839
Duchesnois, Dr E.-H.		exilé	1839
Papineau, Louis-Joseph	Montréal	exilé	1839-1845
Papineau, Mme Julie	Montréal	exilée	1839-1843
Papineau, Gustave	Montréal	exilé	1839
Papineau, Lactance	Montréal	exilé	1839-1844
Papineau, Ezilda	Montréal	exilée	1839
Papineau, Azélie	Montréal	exilée	1839
Douville, Marguerite (domestique)	Montréal	exilée	1839
Chartier, l'abbé Etienne	Saint-Benoît	exilé	1840
Papineau, Amédée	Montréal	exilé	1842
Faribault, G.-Barthélemy	Québec	greffier	1851
Faribault, Mme G.-B.	Québec		1851
Taché, Joseph-Charles	Québec	député	1855